

Avidité, envie et jalousie

Thierry Simonelli

L'envie dans les mots

Il est sans doute très éclairant pour le lecteur francophone de lire, dans *l'Introduction à l'œuvre de Melanie Klein*, de Hanna Ségal, que le mot courant, le mot du langage de tous les jours pour la notion de l'envie chez Mélanie Klein est celui de « jalousie ». En effet, en français, le terme d'envie s'avère hautement ambigu. Il suffit de s'en remettre à un dictionnaire pour y trouver comme synonymes des termes tels que l'appétence, le besoin, la concupiscence, la convoitise, le désir, la fringale, le goût, l'inclination, le souhait.

L'envie peut s'étendre du quotidien plus ou moins banal :

« Pourquoi est-ce qu'on a envie de pisser toutes les fois qu'on vient de trouver la bonne position pour dormir ? » (Boris Vian)

à la réflexion éthique sur l'existence :

« Etre satisfait ou gâteux, c'est bien pareil. Quand on n'a plus envie de rien, autant être gâteux. » (Boris Vian, *Les bâtisseurs d'empire*)

Pour un anglophone ou un germanophone, les choses sont d'emblée plus claires : *envy* en anglais, *Neid* en allemand ne prêtent à aucune confusion. Le *Oxford Dictionary* écrit au sujet de *envy*: « *discontented or resentful longing aroused by another's possessions, qualities, or luck* ». L'envie semble surtout être suscitée par l'arbitraire de la chance, s'il faut en croire Léonard de Vinci :

« Dès que la Chance entre quelque part, l'Envie aussitôt fait le siège et engage le combat. »

« Devant la richesse, écrit l'historien Fustel de Coulanges, le sentiment le plus ordinaire n'est pas le respect, c'est l'envie. » Il en est de même de la beauté : « Le premier jeune garçon venu, si pauvre qu'il soit avec sa santé, sa force [...] fera toujours envie à un vieil empereur. » (Victor Hugo)

Le *Neid* allemand va dans le même sens. Wahrig écrit : « *Unlustgefühl das jemanden befällt, wenn er einem anderen etwas nicht gönnt oder das gleiche haben will und es nicht bekommt; Missgunst.* »

« Der Hass ist ein aktives Missvergnügen, der Neid ein passives; deshalb darf man sich nicht wundern, wenn der Neid so schnell in Hass übergeht. » (Goethe)

« Der Neid ist die aufrichtigste Form der Anerkennung. » (Wilhelm Busch)

Du caractère anal à l'envie

Mélanie Klein emprunte son concept d'envie d'abord à Karl Abraham. Dans la première partie des ses *Études psychanalytiques sur la formation du caractère*^[1] (1924) intitulée « Remarques complémentaires à la doctrine du caractère anal » (parue d'abord indépendamment en 1921), Abraham, à son tour, rappelle les traits caractéristiques du caractère anal chez Freud^[2] : l'amour de l'ordre [*Ordnungsliebe*] qui régulièrement dégénère en pédanterie, le sens de l'économie [*Sparsamkeit*], qui facilement se transforme en avarice et un entêtement [*Eigensinn*] qui peut s'effacer devant une ardente opiniâtreté [*heftiger Trotz*]. Dans l'analyse de tels caractères, Freud a pu systématiquement constater une expérience sexuelle précoce : le plaisir de la rétention des fèces. Dans son article, Freud avoue ne pas saisir tous les fils de cette correspondance organico-caractérielle, mais l'esprit d'ordre [*Ordnlichkeit*], la propreté et la fiabilité [*Verlässlichkeit*] semblent naître comme réaction à l'intérêt du sale [*Unsaubere*], du dérangeant, de ce qui ne fait pas partie du corps. Mettre en rapport l'opiniâtreté avec les plaisirs de défécation semble chose encore plus difficile. Seule l'expérience du refus de déféquer chez certains bébés y apporte un indice. Ce refus de se vider sur commande tiendrait en fait, selon Freud, à la tentative de ne pas rater le plaisir de l'acte. Et toujours selon Freud, la fessée comme moyen d'éducation irait dans le même sens : si elle permet de tempérer l'entêtement de l'enfant, c'est qu'elle lui prodigue une satisfaction sexuelle proche du plaisir anal.

En 1910^[3], Isidor Sadger rajoutait aux découvertes de Freud le petit trait caractériel suivant : les personnes anales sont animées par l'intime conviction qu'elles savent toujours mieux faire que les autres. De même à côté de leur grande opiniâtreté, elles réussissent toujours à faire attendre leur effort jusqu'au dernier moment.

Tel est l'état de la recherche psychanalytique sur l'analité quand Abraham la reprend. La distinction importante qu'il y apporte consiste d'abord dans la séparation de deux plaisirs anaux : le plaisir du passage de l'étron et le plaisir musculaire de la rétention. Si le premier est passif et soutient des affinités avec le masochisme, le second est actif et caractérise le stade anal sadique. Et des nombreuses caractéristiques que relève Abraham dans l'analité, la distinction entre les deux types d'amour génital et anal compte certainement parmi les plus éclairantes. Dans l'amour génital, une disposition sentimentale positive se lie à l'autre personne. Cette disposition se propage ensuite sur l'ensemble des rapports aux autres personnes. Quand on aime une personne, on en aime beaucoup. De même, elle implique la faculté de se consacrer à des intérêts, des idées, à des tâches sociales.

Quand l'investissement génital régresse au stade anal, l'image caractérielle change. La composante sadique anale – particulièrement dans la névrose obsessionnelle – prend alors le dessus. Sur le plan social, cela se traduit dans la tendance inconsciente à faire passer comme productivité les fonctions anales et leurs dérivés. En d'autres termes, les activités sociales se portent de préférence sur l'argent. De telles personnes, écrit Abraham, ne manquent pas de ténacité et d'endurance, mais ces dernières ne touchent pas leur productivité. Au contraire, leur productivité est déplacée vers le maintien pédantesque de formes et de procédures fixées et rigides. Dans le pire des cas, la forme en vient à primer sur la teneur et le contenu. Le modèle en serait le « type du fonctionnaire névrotique^[4] » qui n'arrive à exister que dans des conditions et situations fixées une fois pour toutes. Sa seule condition d'existence, il la trouve dans l'assurance que ses revenus lui seront garantis jusqu'à la fin de sa vie. Et il est prêt à tout abandonner en échange de l'assurance de cette « source de revenu coulant

régulièrement ».

Le rapport entre caractère anal et économie peut prendre des tournures particulièrement cocasses, tel chez ce banquier mentionné par Abraham qui recommandait à ses enfants de retenir aussi longtemps que possible leurs excréments afin que la bonne nourriture bien chère soit intégralement exploitée. Optimisation du rendement.

Une autre variante intéressante de la rétention, est l'incapacité de dépenser son argent pour des objets éphémères, périssables. Ce qui conduit à un autre type de « dépense » : la dépense intégrée dans la logique de l'investissement. Ce qui est investi n'est pas véritablement dépensé, mais fera retour, et même fera retour avec des suppléments. La dépense n'y est plus qu'un moment de l'accumulation, le donner une variante du recevoir et retenir.

En résumé, le caractère anal se caractérise par une prépondérance de l'avoir, de la possession, du maintien, de la conservation, de la protection, de la sauvegarde. Toute forme de productivité y est remplacée, dans le pire des cas, par ce type d'immobilisme et, dans le meilleur des cas, par une activité d'accumulation, de thésaurisation, d'amasement, d'investissement, de placement ou d'acquisition. Abraham en tire la conclusion générale suivante : plus la productivité est restreinte, plus l'analité est forte ; moins on produit, plus on garde et accumule. Et ceci peut mener certaines personnes à consacrer entièrement leur vie au maintien, à l'accumulation, à la protection et à la défense de leurs avoirs, dans tous les sens du mot.

Or, l'un des traits caractéristiques de ces personnes est l'envie [*Neid*] :

« La personne envieuse ne manifeste pas seulement une convoitise [*Begehren*] des possessions des autres, mais à ce désir, il rattache des motions haineuses [*gehässig*] à l'égard privilégié. Ce n'est qu'au passage que je renvoie à la racine sadique de l'envie, de même qu'à la racine anale. Parce que dans la genèse de l'envie, ces deux n'ont qu'un rôle secondaire, renforçant. L'origine du trait de caractère se situe déjà dans la phase orale précoce du développement libidinal.^[5] »

Abraham précise ce lien de l'envie au stade oral quelques paragraphes plus loin. Lors de la toute première phase de sa vie, l'enfant peut être gâté ou frustré du plaisir oral. Quelle que soit l'option, les résultats sont néanmoins identiques : le sevrage est soumis à des conditions difficiles et le passage au stade suivant se fait avec une intensité accrue. Suite au stade oral de la tétée vient – avec les premières dents - le stade de la morsure, le stade sadique oral. Le passage problématique du stade oral premier au stade oral sadique constitue le premier terreau du caractère de l'ambivalence, du mélange de l'amour et de la haine. L'exagération du plaisir ou de la frustration lors du premier stade oral, ainsi que la précipitation réactionnelle de l'enfant sur le second stade anal constituent la racine de l'envie [*Neid*] et de la malveillance [*Missgunst*]^[6]. Une condition particulièrement favorable à l'envie, selon Abraham, est la vue d'un frère ou d'une sœur tétant. Fait bien connu par les théologiens (l'*invidia*) :

« Ainsi, la faiblesse du corps au premier âge est innocente, l'âme ne l'est pas. Un enfant que j'ai vu et observé était jaloux. Il ne parlait pas encore, et regardait, pâle et farouche, son frère de lait. Chose connue; les mères et nourrices prétendent conjurer ce mal par je ne sais quels enchantements. Mais est-ce innocence dans ce petit être, abreuvé à cette source de lait abondamment épanché, de n'y pas souffrir près de lui un frère indigent dont ce seul aliment soutient la vie? Et l'on endure ces défauts avec caresse, non pour

être indifférents ou légers, mais comme devant passer au cours de l'âge. Vous les tolérez alors, plus tard ils vous révoltent. » (Saint Augustin, *Confessions*, livre I, chapitre VII, « L'enfant est pêcheur »)

Envie, jalousie et avidité

Tel est l'état de la recherche sur l'analité quand Mélanie Klein s'empare du sujet en 1957. Mais dans son article « Envie et gratitude », la naissance anale et orale de l'envie est juste mentionnée au passage. Et il ne s'agit peut-être pas là d'un point de détail. Le caractère anal, tout comme le caractère oral ou génital, sur lesquels Karl Abraham, le vrai maître de Mélanie Klein, a longuement réfléchi, et autour duquel il a entamé un changement de perspective dans la métapsychologie freudienne, ne comptent pas parmi les notions que Mélanie Klein reprend. Tout porte à croire qu'elle ne leur accordait pas une très grande importance dans l'abord de la clinique psychanalytique. Et bien qu'elle reconnaisse ses dettes envers Abraham, sur ce point, elle s'en montre assez peu influencée.

De la théorie abrahamienne du développement libidinal, Mélanie Klein retient surtout le dédoublement des trois stades en une variante dominée par la libido et une variante dominée par la pulsion de mort, par les pulsions destructrices. Mais alors que Abraham reste fidèle à l'approche freudienne des stades libidinaux en termes de zones érogènes, y rajoutant toutefois la perspective du rapport à l'objet, Mélanie Klein accentue quasi exclusivement cette dernière. Le développement libidinal, en accord avec les deux notions de position – position paranoïde-schizoïde et position dépressive –, accentue la relation d'objet au point d'en faire disparaître le poids des zones érogènes. On ne pourra certainement pas reprocher à Mélanie Klein d'avoir atténué l'importance des pulsions dans son approche du psychisme, elle leur accorde une importance qui dépasse, dans une certaine mesure, celle de Abraham. Mélanie Klein ne se distingue pas de Freud quant à son abord des pulsions, elle s'en distingue dans son abord au corps. Car si les zones érogènes tiennent immédiatement, et de la manière la plus concrète au corps, les relations d'objet n'y font référence que par le biais de la théorie des pulsions. Il y a là comme une sublimation du corps au bénéfice de la relation d'objet.

Cet écart peut être mesuré dans la perspective du narcissisme. Contrairement à Freud, Ferenczi, Abraham et même Winnicott, Mélanie Klein ne se montre que très rarement convaincue par l'idée du narcissisme primaire. Elle y revient dans *Envie et gratitude*, mais de manière hésitante et ambiguë. « Alors que l'état prénatal, y écrit-elle, implique sans doute un sentiment d'unité et de sécurité, il n'a pas encore été examiné dans quelle mesure cet état non-troublé [*undisturbed*] doit dépendre des conditions psychologiques et physiques de la mère et peut-être même de certains facteurs inexplorés chez le petit enfant à naître [*unborn infant*]. Pour cette raison, nous pourrions également considérer en partie la nostalgie [*longing*] universelle de l'état prénatal comme une expression du besoin [*urge*] d'idéalisation. [...] Si nous examinons cette nostalgie à la lumière de l'idéalisation, nous trouvons que l'une des ses sources est l'importante angoisse persécutrice provoquée par la naissance.^[7] »

Tout porte à croire, s'il l'on suit Mélanie Klein, que le narcissisme primaire n'est pas un état, mais presque un simple fantasme rétroactif. Ce fantasme serait doublement ancré : par la nostalgie idéalisatrice et comme formation de réaction, comme défense. Loin d'être une unité quiète au sein du ventre maternel, le non-né pourrait déjà complètement s'avérer dépendant de l'état psychique et corporel de sa mère. Si tel était

le cas, et l'argument ne semble pas dépourvu de toute force de conviction, la situation serait donc prouvée : les relations d'objet sont primaires et il n'existe pas de narcissisme primaire sous forme d'un pur rapport à soi, sans objet. C'est certainement la raison pour laquelle Mélanie Klein pourra négliger, par la suite, les zones érogènes, et avec elles le corps comme « l'objet » de l'auto-érotisme. Il n'est plus difficile dès lors de voir que le mince fil du concept de pulsion, autrement plus abstrait, que relie la théorie kleinienne aux positions freudiennes permet déjà d'entrevoir les profondes transformations auxquelles Fairbairn soumet la psychanalyse à partir de 1944^[8].

Quelle que soit l'importance de cette transformation, elle n'est pas dépourvue de tout rapport à la clinique. Car dans son article sur *l'Ontogenèse de l'intérêt pécuniaire* (1913)^[9], Ferenczi avait constaté que le plaisir autoérotique se transforme régulièrement en une « sorte d'amour d'objet » par voie de déplacement. La « sensation intransitive de certaines perceptions d'organes est déplacée sur la matière même qui provoquait ces sensations. »

L'importance que Mélanie Klein accorde aux sentiments de l'envie, de l'avidité et de la jalousie s'articule dans même orientation. Envie, jalousie et avidité ne sont pas des sentiments propres au corps, propres à ses zones érogènes, mais des sentiments propres au rapport à des objets. Les zones érogènes peuvent produire stimulations, excitations, plaisirs, exaltations, déplaisirs et souffrances, mais certainement pas envies [*Neid*] et jalousies. Quand bien même je peux envier ou jalouser les plaisirs de l'autre, c'est bien cet autre qui me cause de la peine, et non son plaisir que je préférerais mien. La première différence majeure entre envie, avidité et jalousie, selon Mélanie Klein, est le fait que l'envie et l'avidité s'inscrivent dans les toutes premières phases du développement libidinal, dans le contexte du stade oral.

D'abord la définition de l'envie :

« L'envie est ce sentiment de colère qu'une autre personne possède et jouit de quelque chose de désirable – l'impulsion envieuse étant de l'enlever ou de l'avarier [*spoil*]. Qui plus est, l'envie implique la relation du sujet à une personne seulement et provient de la relation la plus précoce, exclusive à la mère. » (*Envy and Gratitude*, p. 181)

L'avidité semble bien différente :

« L'avidité est une impulsion [*craving*] impétueuse et insatiable qui excède ce dont le sujet a besoin et ce que l'objet peut et veut donner. Sur le niveau inconscient, l'avidité vise prioritairement à complètement vider [*scoop out*], à sucer jusqu'à la moelle [*suck dry*] et à dévorer le sein : c'est-à-dire que sa vise est l'introjection destructive ; alors que l'envie ne cherche pas seulement à voler de cette manière, mais également de mettre le mauvais [*badness*], primairement de mauvais excréments et de mauvaises parties de soi, dans la mère, et dans son sein en premier lieu afin de l'avarier [*spoil*] et de le détruire. Au sens le plus profond, cela signifie détruire sa créativité. » (*Envy and Gratitude*, p. 181)

À partir de ces définitions, nous pouvons esquisser deux premières différences entre l'envie et l'avidité. Une première différence se fait jour dans la perspective du but, de la finalité fantasmatique. L'avidité tend à vider le sein afin de s'en remplir le plus complètement possible. L'avidité est une forme de glotonnerie, de voracité ou de convoitise. Elle me commande de me remplir de ce qu'il y a dans l'autre, de lui voler ce que je convoite pour en devenir possesseur moi-même.

L'envie semble reprendre ce trait, mais avec une visée différente. Car, ainsi que la décrit Mélanie Klein, elle ne vise pas seulement à vider le sein, mais surtout à le gâcher, à

l'abîmer, à l'avarier, à le ruiner. Le vol, la désapprobation deviennent presque accessoires dans cette description de l'envie. Car l'envie vise moins à récupérer l'objet convoité qu'à le détruire, qu'à l'éliminer. Si l'avidité trahit une composante libidinale très forte – « *zum Fressen gern haben* » dit-on en allemand de ce qu'on adore -, l'envie exprime principalement un souhait de destruction. L'avidité est un sentiment ambivalent, l'envie une expression pure des pulsions destructrices.

La jalousie, quant à elle, est proche de l'envie et s'y fonde en effet, s'il faut en croire Mélanie Klein. Mais contrairement à l'envie, la jalousie repose sur un rapport d'au moins deux personnes. L'accent porte sur le terme de *personne*. La jalousie concerne principalement l'amour. Nous sommes jaloux de ce qu'une autre personne reçoit cet amour qui nous revient. S'y mélange également un sentiment de droit et de légitimité : nous sommes jaloux de ce qui nous revient de droit, de ce qui nous appartient de droit. Le bien dont nous nous craignons spoliés dans la jalousie l'est par un rival.

Les deux termes – personne et rival – permettent d'introduire un nouveau type de différenciation : la différenciation chronologique. La *personne* point d'emblée dans la direction de la position dépressive. L'envie est donc bien plus primitive, plus originelle que la jalousie, car elle naît déjà avec les objets partiels de la position paranoïde-schizoïde. L'idée du rival, quant à elle, pointe très clairement dans la direction de l'Œdipe qui, selon Mélanie Klein, n'a pas beaucoup de retard sur la naissance de la position dépressive.

On ne s'étonnera pas alors de voir l'envie prendre une place fondamentale dans l'articulation de la position paranoïde-schizoïde.

Si le père peut figurer comme premier objet de la jalousie, le sein constitue le premier objet de l'envie. Le sein est au centre de la première relation amoureuse de l'enfant. Porteur de vie et de chaleur, il permet à l'enfant de se sentir aimé, de se sentir vivant. Le sein, une fois introjecté représente en même temps la source originelle de la créativité. Ainsi, il en vient à prendre la place de l'objet le plus important, de l'objet donateur et garant de la vie-même.

Illustration clinique

L'illustration suivante est extraite de la cure d'une patiente adulte de Mélanie Klein. Nourrie par le sein, elle reste convaincue que sa première enfance a dû être complètement insatisfaisante. Ses ressentiments à l'égard de cette période vont de pair avec « son désespoir concernant le présent et l'avenir. » L'analyse a permis de mettre à jour une profonde envie à l'égard du sein maternel insatisfaisant.

Un jour, cette patiente appelle pour faire-part de son impossibilité de venir aux séances. Elle a pris froid et les douleurs qui se sont saisies de son épaule lui rendent impossible le déplacement. Le lendemain, même histoire. Elle revient finalement le troisième jour, remplie de plaintes que, mis à part sa bonne, personne n'a voulu s'occuper d'elle. Elle avait senti la douleur dans son épaule se renforcer et être gagnée par une sensation de froid. L'idée, le souhait qui lui était venu alors, c'est qu'une personne vînt lui couvrir l'épaule d'une couverture bien chaude, mais que cette personne se retirât aussitôt. C'est le sentiment, rajouta-t-elle, qu'elle devait avoir comme bébé, quand elle se sentait seule, quand elle voulait qu'on s'occupât d'elle, et que personne ne venait.

Représentatif de son souhait d'être soignée, d'avoir une personne qui s'occupe d'elle, était le sentiment qu'en même temps, cette personne à l'égard de laquelle elle aurait pu se montrer reconnaissante devait disparaître aussitôt. D'après Mélanie Klein, le souhait

d'une personne qui prenne soin d'elle et qui lui couvre son épaule fait écho au désir d'être nourrie, au désir d'avoir le sein. Le fait qu'en même temps, elle était happée par le besoin de se débarrasser de cette personne laisse entrevoir le rapport ambivalent à ce sein. Certains enfants, remarque Mélanie Klein, se vengent de leur frustration en refusant de se sentir satisfaits même lorsqu'ils sont nourris de manière satisfaisante. Il y aurait là comme une rancune qui resterait de la frustration et qui interdit l'expérience de satisfaction. C'est ce que l'analyse de cette femme avait permis de mettre à jour auparavant : une profonde suspicion à l'égard de tout cadeau, un ressentiment profond qui s'était installé en raison de frustrations vécues, et une envie affirmée de l'objet ainsi avarié.

Cette configuration se fit entrevoir dans un rêve qu'elle racontait lors de cette même séance. Dans ce rêve, l'analysante se trouvait dans un restaurant, mais il n'y eut personne pour venir la servir. Elle prit la décision alors de se mettre dans une file de personnes que se servaient elles-mêmes. Devant elle, il y avait une petite femme qui prit deux ou trois petits gâteaux et repartit. Elle en fit de même et prit deux ou trois petits gâteaux.

De ses associations au rêve, il ressortait que la petite femme devant elle, très décidée dans ses actes, ressemblait à son analyste. En même temps, l'analysante émit des doutes quant au nom de ces gâteaux. Au lieu de « petit fours » elle les appelait d'abord « petit fru ». « Petit fru » la fit ensuite penser à « petit Frau » et puis à « Frau Klein ». Les deux ou trois petits gâteaux rappellent les séances manquées, et en relation avec ces séances, les situations insatisfaisantes de son enfance. L'envie se manifeste dans la méchanceté de cette petite femme qui, de manière décidée, s'enfuit avec ses deux ou trois gâteaux. C'est l'analyste qui l'a privée de deux ou trois séances, au lieu de s'occuper d'elle. Et au travers de l'analyste, c'est la mère égoïste qui ne s'intéressait qu'à elle-même au lieu de s'occuper de son enfant. De même, l'analysante s'était imaginée que son analyste avait passé un bon moment quand elle était absente. Ou pire : que l'analyste avait passé un bon moment avec d'autres patients qu'elle préférait. C'est ce à quoi la ramenait la file d'attente qui représentait tous ces patients préférés qui passent avant elle. L'envie, qui par la voie de projection a transformé l'analyste en une personne égoïste, frustrante, méchante et qui ne s'intéresse qu'à elle-même, est donc doublée par un sentiment de jalousie à l'égard d'autres patients, de rivaux.

En réaction à ce rêve et à son interprétation, l'analysante fit preuve d'un changement frappant [*striking*]. Elle se sentait soudainement heureuse et en ressentait même une gratitude face à la conviction d'avoir été nourrie de manière satisfaisante. Elle en remarqua que, peut-être, elle avait exagéré la description de ses expériences d'alimentation. Ces dernières auraient bien pu être meilleures qu'elle ne l'avait supposé jusqu'à présent. Aussi en ressentait-elle tout à coup de l'espoir face à son analyse, face au fait que, peut-être, les choses allaient pouvoir prendre une tournure meilleure qu'elle ne l'avait espéré auparavant.

L'interprétation de l'envie et de ses éléments projectifs lui avait donc permis de réintégrer les parties d'elle-même – la haine, le ressentiment, la rancune, l'envie et la jalousie – qui avaient été projetées dans l'analyste et dans d'autres personnes, sa mère en premier, pour les avilir.

-
- [1] Karl Abraham, *Psychoanalytische Studien zur Charakterbildung*, dans *Gesammelte Schriften Band II*, Francfort, Fischer, 1982.
- [2] Sigmund Freud, « Charakter und Analerotik » (1908 b), dans *G.W.* 7, pp.203-209.
- [3] Isidor Sadger, *Jahrbuch der Psychoanalyse*
- [4] Karl Abraham, *loc. cit.*, p. 131.
- [5] Karl Abraham, *loc. cit.*, p. 115.
- [6] Karl Abraham, *loc. cit.*, pp. 128-129.
- [7] Melanie Klein, *Envy and gratitude*, New-York, The Free Press, 1975, 1984, p. 179.
- [8] W. R. D. Fairbairn, *Psychoanalytic Studies of the Personality*, New-York, Routledge, 1957, 1992, pp. 82-136.
- [9] Sandor Ferenczi, « Zur Ontogenie des Geldinteresses », dans *Bausteine zur Psychoanalyse, I. Band, Theorie*, Berlin, Huber, 1939, 1984³, p. 111.